

LITTÉRATURE

José Claer,
une écriture originale
Page F 3



ESSAIS

Nancy Huston et
l'érotisme d'autrui
Page F 6



LE DEVOIR

LIVRES



Les orphelins de Duplessis en bédé!

FABIEN DEGLISE
LE DEVOIR

La formule est gagnante: un village du Bas-du-Fleuve dans la noirceur des années 30 et des orphelins — de Duplessis — qui semblent à l'origine de l'enfer qui doucement s'empare de ce lieu isolé. Pas de doute, avec *Tard dans la nuit*, volume 1 (Vents d'Ouest), VoRo a décidé de mettre tous les atouts dans son jeu pour faire de sa première création éditée en Europe au mieux un succès de librairie, au pire une curiosité au Québec.

L'auteur, que l'état civil ne reconnaît que sous le nom de Vincent Rioux, ne s'en cache pas d'ailleurs. «J'espère que cela va m'en faire vendre plus ici, a-t-il expliqué en entrevue au *Devoir* plus tôt cette semaine. Mais il est clair que cette série [dont deux volumes restent à venir] est principalement tournée vers le marché européen.»

L'œuvre, élaborée dans la pure tradition de la bédé franco-belge commerciale, se trahit d'ailleurs elle-même. Du Québec, elle ne conserve finalement qu'une panoplie de paysages — folkloriques pour l'Européen — et des décors remarquablement construits par le jeune auteur installé dans le sympathique village du Bic, près de Rimouski. Un décor au milieu duquel une poignée d'orphelins issus d'une population consanguine donneront soudainement des cheveux gris au shérif Emile, condamné à enquêter sur une série de meurtres, dans un univers trouble et inquiétant.

VOIR PAGE F 2 : BÉDÉ



SOURCE VENTS D'OUEST



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Terres de passage

Pierre Nepveu

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il fut un temps, pas si lointain, où l'Amérique du Nord était une frontière, une sorte de point d'interrogation donnant sur un horizon inconnu, qui se dérobait toujours plus vers l'ouest. Puis, des limites s'y sont tracées, selon les jeux de pouvoir et les jeux culturels.

Mais à l'observateur habitué aux vastes espaces, cette Amérique demeure incertaine. Vaste et offerte, elle semble appartenir à qui la foule, à qui l'habite, à qui la dit et l'écrit.

Depuis des années, le poète et critique s'attarde à habiter l'espace américain, avec ses propres mots et avec ceux d'écrivains qu'il admire. Après le merveilleux essai *Intérieurs du Nouveau Monde* (Boréal), il publiait il y a deux ans *Lignes aériennes*, aux Éditions du Noroît, un recueil de poésie qui se penchait sur les terres jadis habitées par sa famille, qui furent expropriées pour permettre la construction de l'éléphant blanc qu'est devenu l'aéroport de Mirabel. Ces jours-ci, il lance chez Boréal un recueil de textes, dont certains inédits, intitulé *Lectures des lieux*. Autant de regards sur la campagne, la ville, l'Amérique et les façons qu'ont les écrivains de les habiter.

Faut-il s'étonner que ce recueil s'ouvre sur *Retour à Mirabel*, un texte mettant en scène cette région, cette presque banlieue, où trônait, jusqu'à la construction d'un aéroport déjà caduque, une maison qui porte le nom de ses ancêtres, la maison Nepveu, où son grand-père était né?

Car l'homme reconnaît que, pour lui, la littérature a parmi ses fonctions celle «de sauver ce monde proche, qui est aussi une mémoire proche, de l'effacement et de l'oubli».

«La force de la littérature, de la poésie, écrit-il encore, consiste à faire apparaître la constellation d'expériences, de désirs, de réminiscences contenus dans tout lieu, si petit et humble soit-il.»

Pierre Nepveu, qui est né et a grandi à Montréal, dans la Petite-Patrie pour être plus précis, n'est pourtant pas un nostalgique. Sous ses yeux, les lieux ne semblent toujours que des terres de passage, des lieux que l'on habite tem-

porairement, sans les posséder, comme ces pages qui filent sous le regard concentré du lecteur.

De lecture comme moyen d'explorer des lieux, il est d'ailleurs aussi largement question dans cet essai, où l'auteur voyage de ses propres perceptions à celles des auteurs qu'il cite. Sous la plume de Pierre Nepveu, les regards se superposent pour former un collage, donnant aux lieux, qui se transforment au fil de ces regards, des dimensions insoupçonnées.

Ainsi ce texte sur le petit Farouest de Jacques Ferron, ce Farouest qu'il s'était en quelque sorte réapproprié, peut-être par nostalgie de l'ancienne Amérique française, pour lui faire englober l'Abitibi, avec ce qu'elle a de lointain et d'aride.

«Tout indique, écrit-il, que l'écrivain Ferron a senti que le retour réel ou symbolique depuis le lointain Farouest, le renoncement à cette Amérique française devaient nécessairement être autre chose qu'un pur repli, une rentrée résignée ou piteuse dans un espace paroissial et provincial fermé sur lui-même.» Nepveu a par ailleurs des mots magnifiques pour décrire la prose de Ferron, ce «curieux mariage de déraison entre un style français qui remonte aux précieuses et un espace dé-

braillé, louche, cocasse, brinquebalant, un monde de migrants et de pionniers, de squatters et de marginaux, où même les curés, quand il y en a encore, se trouvent quelque peu déboussolés.»

Au Québec, donc, peut-être plus qu'ailleurs, les mots sont des outils pour habiter le territoire, pour s'y fondre comme une part indissociable du paysage.

Enfant du macadam, Pierre Nepveu est aussi un esprit cosmopolite. Et il aborde largement le thème de la ville, celle de Montréal d'abord, avec ses paradoxes et ses guerres d'enseignes. En entrevue, il explique cependant que, pour tout un groupe d'écrivains ayant trouvé refuge à Montréal dans les années 60, cette ville, où ils n'étaient pas nés, gardait un caractère d'étrangeté, de désordre, de mystère. Quant à lui, si sa réflexion pose la question de l'identité, elle emprunte à tous les regards. Ainsi, après avoir demandé, à la suite de George-André Vachon, «comment peut-on être Montréalais?», il demande, comme les

VOIR PAGE F 2 : NEPVEU

3^e Salon de la bibliophilie contemporaine à la Bibliothèque nationale du Québec, 1700, rue Saint-Denis, Montréal
Dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur ENTRÉE LIBRE
le dimanche 25 avril 2004, de 12h à 18h

ERTA : 1949-1953
Les premiers pas
Une exposition-hommage
aux éditions erta
de Roland Giguère
Du 23 au 25 avril 2004
le vendredi 23 avril : de 20h à 22h
le samedi 24 avril : de 9h à 17h
le dimanche 25 avril : de 12h à 18h

Informations : www.bibliopolis.net/sabic

LIVRES

BÉDÉ

« Publier en Europe était un rêve pour moi »

SUITE DE LA PAGE F 1

Voilà pour la couleur locale. Car le shérif, comme les autres personnages de ce thriller psychologique, préfère « se casser de là » plutôt que de « sacrer son camp d'icite ». « C'est un choix, lance Rioux. Je ne voulais pas exploiter le jargon québécois des années 30. L'éditeur non plus d'ailleurs. » Et on le comprend très bien. Après avoir écoulé 2000 exemplaires de sa *Mare au diable*, éditée au Québec en 2001 par Les 400 Coups, l'archimède du 9^e art aspire désormais à un public plus large. Ce que *Tard dans la nuit* devrait sans doute lui donner avec son côté mystérieux, ses références historiques et surtout

l'ambiance sombre — très prisée par le public naturel de la bédé — que le bouquin dégage page après page.

« Publier en Europe était un rêve pour moi, dit-il. Et aujourd'hui, enfin, je le réalise, avec l'espoir d'écouler entre 3000 et 30 000 exemplaires de l'autre côté de l'Atlantique! » Et plus encore après la sortie dans quelques mois du volume 2, déjà complet, et par la suite du troisième et dernier tome, « dont il reste encore à écrire les dialogues », précise le jeune dessinateur.

Cela avance vite, ajoute-t-il. Sans doute à cause du paysage majestueux qui s'ouvre derrière la fenêtre de son atelier au Bic. Ou bien est-ce le goût du succès

qui le pousse à conclure cette aventure pour se lancer dans une nouvelle?

Car avec cette bédé, scénarisée avec Djian — que l'administration française ne reconnaît, elle, que sous le nom de Jean-Blaise Mitildjian —, VoRo vient désormais grandir les rangs très peu fournis des bédéistes québécois qui ont vu les portes des maisons d'édition françaises s'ouvrir à eux. « Cela n'a pas été facile, avoue celui qui marche désormais sur les traces des Doucet (Julie) et Labrosse (Thierry). Le projet a été malmené par deux maisons d'édition que j'ai préféré quitter. Et puis, les gens de Vent d'Ouest m'ont contacté. »

Le mariage, de toute évidence,

a été heureux. Même si l'artiste a dû faire un petit compromis: le monde fantastique initialement prévu a été mis au rancart pour quelque chose de plus historique. Mais la pilule n'a pas été difficile à avaler: « Aujourd'hui, je peux enfin vivre de mon art, dit-il. En Europe, on n'est pas seulement payé avec les droits d'auteur. On reçoit de l'argent pour chaque planche. C'est un salaire chaque mois qui tombe. Et ça change tout... »

TARD DANS LA NUIT

1- RÉVOLTE

Djian & VoRo

Vents d'Ouest

Paris, 2004, 48 pages

NEPVEU

SUITE DE LA PAGE F 1

poètes juifs Segal et Klein, « comment peut-on être juif montréalais? ». « Le problème, poursuit-il, demeure entier chez un écrivain pourtant résolument joyeux qui fera une entrée fracassante en littérature dans les mêmes années: Mordecai Richler. »

En entrevue, Pierre Nepveu rappelle l'apport remarquable de la communauté juive à la vie montrealaise. Et cette présence, sou-

ligne-t-il en citant Gabrielle Roy, Yves Thériault et aussi Richler et Leonard Cohen, se manifeste partout dans la littérature québécoise.

« Une chose est sûre, écrit-il, depuis l'après-guerre, des signes insistants de la judéité travaillent le texte québécois. »

Outre la judéité, Nepveu voit dans le lien avec l'Italie un signe distinctif de l'identité montréalaise. Mais Montréal, que Pierre Nepveu habite surtout dans le désordre du présent, au gré du hasard, c'est aus-

si bien plus que tout cela, comme en témoigne un chapitre sur Côtés-Neiges intitulé « Planète Kent ».

« Ce n'est pas l'enfer, ce n'est pas Harlem ni même encore tout à fait le Québec. C'est un monde en devenir, un assemblage compliqué où il y a un Juif et un Juif, sépharade de Tanger ou ashkénaze de Vilnius, où il y a un Noir et un Noir, Haïtien de Port-au-Prince et Jamaïcain de Kingston, [...] un monde où ce qui ressemble au Vietnam peut tout aussi bien être du Cambodge. Même les clichés, ici, se lézardent: j'ai eu pendant des années un voisin italien qui était le contraire absolu de l'ouverture et de la bonhomie censément italiennes, et une voisine hollandaise dont l'accent n'avait rien d'allophone et que j'ai longtemps prise pour une Française. »

Quoi de plus hollandais, pourtant, que de partir travailler à vélo chaque matin, quand on a soixante et qu'on gèle à pierre fendre? »

Et c'est cet univers poreux, divers, contrasté, contradictoire parfois, cet univers dont on traverse les portes comme on franchit la première page d'un livre, que fixent sur du papier les écrivains québécois d'aujourd'hui, pour en faire les lieux éteints, l'impossible mémoire des lecteurs de demain.

LECTURES DES LIEUX

Pierre Nepveu

Boréal

Montréal, 2004, 273 pages

Rencontre internationale des écrivains

Les mots pour la dire

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

On dit souvent qu'il faut souffrir pour écrire, que la douleur est un puissant moteur qui permet de cracher ou de pleurer ses mots, sa vie, sur le papier.

« La première page est pour les larmes », écrit Maria Elena Aura, écrivaine mexicaine, dans une allocution prononcée pour la Rencontre internationale des écrivains, qui se tiendra ce week-end sous l'égide de l'Académie des lettres du Québec.

C'est en effet sur le thème de la blessure que se réuniront plusieurs écrivains d'ici et d'ailleurs, à l'hôtel Mont-Gabriel de Sainte-Adèle.

La blessure, même lorsqu'elle est ancienne, même lorsqu'elle n'est plus qu'une trace de traumatisme, une cicatrice, alimente sans aucun doute la prose de bon nombre d'écrivains.

Mais en ces temps de reality show, comme le mentionnait Louise Dupré dans sa conférence inaugurale, il faut éviter le piège de la blessure-spectacle, de la souffrance sur commande.

« Et des questions inévitablement se posent. Comment parler de la blessure? Jusqu'où aller dans le dévoilement? À quel moment précis le dévoilement devient-il striptease et racolage pour un public voyeur? demande-t-elle. Les débats sur l'écriture autobiographique se situent actuellement au cœur des réflexions sur le littéraire. »

Car il y a forcément une part d'intime dans chaque blessure, comme un bout de souffrance qu'on intériorise à jamais. Et le

processus d'écriture implique souvent que l'on remonte vers cette blessure, comme pour en identifier les causes. « L'écrivain, et tout particulièrement le poète, dit Louise Dupré, reste inconsolable. »

Elle ajoute d'ailleurs que « pàtir » et « passion » sont des mots qui viennent d'une même étymologie.

« Comment des individus incapables de pàtir sont-ils capables de trouver en eux le ressort pour s'engager personnellement et socialement? », demande-t-elle encore.

En livrant des pans de sa blessure dans ses livres, l'écrivain prend aussi le risque d'être seul, dans la solitude la plus complète, remarque-t-elle.

Médecin de soi-même

Louise Warren, quant à elle, se souvient d'un passage de son livre *Interroger l'intensité: L'écriture a le pouvoir d'ouvrir des blessures, certes, mais elle a aussi le pouvoir d'en guérir.*

Et elle cite Gilles Deleuze qui considérait davantage l'écrivain comme « médecin de soi-même et du monde que comme malade ».

L'écrivain doit-il panser ses blessures, les guérir ou les maintenir ouvertes, à vie, non pour faire de lui-même un spectacle mais pour mieux dire le monde, parce que, rappelle Warren, « la mélancolie dépose un peu plus d'humanité sur le visage du monde? » C'est une question à laquelle les participants tenteront sans doute de répondre.

Dix écrivains invités à la rencontre internationale tiendront des lectures publiques à la Chapelle du Bon-Pasteur de Montréal, le lundi 26 avril, à 17h30.

SALON ROMAN

MARIE LAFORTUNE

salon raconte les tribulations et les péripéties d'une jeune masseuse dont les rencontres quotidiennes, dans cet univers clos et souvent glauque, sont une source de réflexions sur les rapports intimes entre hommes et femmes.

MARIE LAFORTUNE

SALON ROMAN

LANCÔT ÉDITEUR

ACHETER UN LIVRE DE LANCÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE

Librairie **Renaud-Bray**

Le baromètre du livre au Québec

Palmarès des ventes 14 au 20 avril 2004

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	JC Lattès	5
2	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE	P. AUSTER	Lemac/Actes Sud	3
3	Biograph. Qc	JACQUES PARIZEAU, t. 3 - Le régent	P. DUCHESNE	Québec/Amérique	3
4	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	53
5	Polar	NEW-YORK BRÛLE-T-IL ?	COLLINS/LAPIERRE	Robert Laffont	1
6	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GALVALDA	Dilettante	2
7	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	7
8	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	36
9	Roman Qc	MONICA LA MITRAILLE	G. HÉBERT-GERMAIN	Libre Expression	5
10	Polar	SOUS LES VENTS DE NEPTUNE	F. VARGAS	Viviane Hamy	1
11	Polar	LA LIONNE BLANCHE	H. MANKELL	Seuil	3
12	B.D.	BOING ! BOING ! BUNK ! n°9	MIDAM	Dupuis	5
13	Essais Qc	RAËL, JOURNAL D'UNE INFILTRÉE	MCCANN/POIRIER	Stanké	4
14	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	176
15	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	26
16	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	76
17	B.D.	GARFIELD, t. 38 - Chat Académie	J. DAVIS	Dargaud	4
18	Psychologie	ÊTRE HEUREUX CE N'EST PAS NECESSAIREMENT CONFORTABLE	T. D'ANSEBOURG	L'Homme	1
19	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gaillimard	2
20	B.D.	OPÉRATION MONTE CRISTO, t. 16	VANCE/VAN HAMME	Dargaud	5
21	Polar	LA TRANSACTION	J. GRISHAM	Robert Laffont	11
22	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	11

Cette semaine **Renaud-Bray** a vendu 20 000 titres différents.

Assistez à une table ronde animée par Jean Fugère... avec Mélika Abdelmoumen auteur et scénariste, Victor-Lévy Beaulieu auteur et Patrick Sénécal auteur

Sont-ils narcissiques? Militants? Plateaumontroyalistes? * Débat-réponse à la lettre de VLB: Que disent nos livres du mois? Et les 25-35 ans?

le dimanche 25 avril de 15 h 30 à 17 h

Succursale Champlain, 4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

Stationnement à l'arrière Métro Mont-Royal

23	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFUR	L'Homme	63
24	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	184
25	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XO éd.	10
26	Biographie	SURVIVANTES, RWANDA 10 ANS APRÈS	E. MUJAWAYO	Éd. de l'Aube	2
27	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT	A. MAKINE	Seuil	12
28	Gestion	LES FOUS DU ROI	R. TREMBLAY	Transcontinental	2
29	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX	J. K. ROWLING	Gaillimard	21
30	Biograph. Qc	STÉPHANE VS OUELLET	J. POTHIER	JCL	1
31	Essai	TOUS AUX ABRIS !	M. MOORE	Boréal	8
32	Essais Qc	MARCEL TESSIER RACONTE... t. 1	M. TESSIER	L'Homme	5
33	Cuisine Qc	BON POIDS, BON CŒUR AU QUOTIDIEN	CLOUTER/DUMESNIL	Fleury	7
34	Roman Qc	SORCHA DE MALLAG	D. LACOMBE	vib éditeur	8
35	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	32
36	B.D.	GOTLIB - Inédits	GOTLIB	Dargaud	4
37	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEBOURG	L'Homme	170
38	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMÉRAUDE, t. 1, t. 2, t. 3 et t. 4	A. ROBILLOD	de Mortagne	9
39	Biographie	BUSH L'IMPOSTEUR	J. H. HATFIELD	Michel Lafon	1
40	Biograph. Qc	LA VRAIE HISTOIRE D'ÉMILIE BORDELEAU	N. JEAN	de Mortagne	11
41	Roman	MAKTUB	P. COELHO	Anne Carrière	1
42	Roman Qc	PENSE-BÊTES	BROUILLET/LE BAS	les 400 coups	1
43	Psychologie	LA PEUR D'AVOIR PEUR	LETARTE/MARCHANT	Stanké	9
44	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	12
45	Biographie	DE GAULLE, MON PÈRE, t. 2	P. de GAULLE	Pion	2

♥ Coup de Cœur RB ◆ Nouvelle entrée ◆ Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec www.renaud-bray.com

Christine Brouillet

INDÉMISSIBLES

La courte échelle félicite Christine Brouillet

GRAND PRIX LITTÉRAIRE ARCHAMBAULTI Prix du public, 4^e édition

la courte échelle 100% littérature

LA 32^e RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS

PRÉSENTE

à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100 rue Sherbrooke Est, Montréal, le lundi 26 avril 2004 à 18h00 précises

Des lectures publiques de :

ÉLISE TURCOTTE
FRANCE MONGEAU
LYNN DIAMOND
NICOLE BROSSARD,
TRISTAN MALAVOY-RACINE
ROSE DESPRÉS
MARGUERITE ANDERSEN
LUC DEVOLDERE
SILVIA PRATT
MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA
MARÍA ELENA AURA

ENTRÉE LIBRE

Soirée préparée et présentée par : Réginald Martel et André Ricard

La 32^e Rencontre a lieu à Sainte-Adèle et à Montréal, du 23 au 26 avril 2004, grâce à des subventions du Conseil des arts et lettres du Québec, du Conseil des Arts du Canada et du Conseil des Arts de Montréal.

La Rencontre québécoise internationale des écrivains est organisée sous l'égide de l'Académie des lettres du Québec.

VIENT DE PARAÎTRE

Dominique Payette

La dérive sanglante du Rwanda

Fruit d'une enquête sur le terrain, d'entrevues avec des rescapés vivant au Québec, d'une recherche historique et de réflexions théoriques, *La dérive sanglante du Rwanda* explique la nature et les causes du génocide.

Dominique Payette remet en question plusieurs idées reçues, notamment en ce qui a trait à la notion de groupe ethnique: la population de ce pays partage la même langue, les mêmes traditions, la même religion. Pourtant, une supposée ethnicité rwandaise diviserait ce pays en trois groupes: Hutus, Tutsis et Twas. Il s'agit en réalité d'un modèle social construit de toutes pièces, hérité des fantasmes so-disant scientifiques de la racologie du XIX^e siècle.

Les Rwandais peuvent-ils espérer une cohabitation harmonieuse? Les rescapés nous disent qu'ils ne peuvent pas tourner la page à n'importe quelle condition.

175 pages • 22,00\$
ISBN 2-923165-04-7
DIFFUSION: DIMÉDIA

LES ÉDITIONS **écosociété**
www.ecosociete.org

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Destin insolite

Dominique Blondeau est entrée en littérature en 1970 avec un premier roman intitulé *Les Visages de l'enfance*. Depuis, infatigable, elle a écrit au fil des ans d'autres romans, des récits et des nouvelles qui explorent le temps et la mémoire. Lauréate du prix France-Québec-Jean Hamelin pour son roman *Un homme foudroyé*, elle signe avec *Une île de rêves* son dix-septième ouvrage.

Que ce soit dans la littérature ou au cinéma, les aventures de naufragés sur une île continuent de nourrir l'imaginaire des lecteurs partout dans le monde: Defoe (*Robinson Crusoé*), Melville (*Moby Dick*), Stevenson (*L'île au trésor*), Jules Verne (*L'île mystérieuse*), pour n'en nommer que quelques-uns. Dans les années 1970, la comédie satirique de Lina Wertmüller *Vers un destin insolite sur les flots bleus de l'été*, racontant l'histoire d'un marin communiste qui se retrouvait sur une île avec une multimillionnaire, a laissé le souvenir d'une œuvre piquante et originale.

Dominique Blondeau décline à sa manière le thème universel de l'île déserte, symbole de l'utopie d'un monde idéal. Elle fait de son récit une aventure initiatrice. Survivants d'un naufrage au milieu du Pacifique, deux femmes et un homme aux origines géographiques et culturelles diverses, échouent sur une île ensorcelante et maléfique. Métaphore du paradis perdu, de tous les paradis perdus, *Une île de rêves* réunit dans un microcosme trois voyageurs jetés hors du chemin commun de l'existence et contraints à une brûlante quête d'identité individuelle.

Vacarme intérieur

L'île, sous un ciel bleu cobalt, frangée de cocotiers, aux parfums camphrés d'eucalyptus, incarne



Suzanne Giguère

un lieu «propice à la douceur de vivre». Coleen, Sophie et Nicolas sont amenés à prendre possession de cette île de rêves avec prudence, à organiser un simulacre d'existence et à préserver leur autonomie dans une promiscuité inévitable et fragile. Commence l'aventure à trois. La vie ou plutôt la survie s'organise, rythmée par la recherche de nourriture et d'eau, la construction d'une cabane sur pilotis. Pour mesurer le temps, Coleen déchiquette les filaments d'une palme, les range sous un gilet, ajoute un filament par jour.

Nicolas tombe amoureux de Sophie et une connivence féminine se tisse entre les deux femmes. Leur refrain du monde forcé pour une durée indéterminée — l'île n'est pas mentionnée sur les cartes maritimes — finit par mêler et exacerber leurs sentiments. Dans le huis clos qui se fait de plus en plus oppressant, l'espoir s'émiette. «*Emprisonnés à l'air libre*», peu à peu hantés par leur passé et l'existence bancale qu'ils ont faite, «*chacun recense ses souvenirs à l'écart des mots*». Dans une étude psychologique fouillée, la romancière s'insinue dans les profondeurs de la conscience de ses personnages et en fait émerger les forces cachées.

Que dissimule l'orgueil furieux, la rage muette et le cœur en bataille de Coleen? Que cache l'insou-

ciance libre et la bonne humeur continuelle de Sophie? De quel univers redoutable Nicolas est-il prisonnier? Le fil du récit ne suit pas toujours celui de la chronologie. Au lecteur de reconstruire les bribes de leur existence et de trouver le sens sous l'apparent désordre.

Après six mois, l'isolement, la chaleur humide, le vent fou, la végétation étouffante, les cris aigus des oiseaux marins, le vacarme incessant de l'océan, les tornades et les pluies, «*tout ce gris entre terre et eau*» aiguissent douloureusement les nerfs des naufragés. L'île inconnue menace même leur raison. Dans une expédition au nord de l'île, ils découvrent une vallée bordée de jacarandas, de lauriers roses, de bougainvillées, de figuiers de Barbarie, de cognassiers et de manguiers. Nicolas s' imagine transporté au début de temps anciens en compagnie de «*la sombre Lilith et de la lumineuse Ève*». Mirages? La réalité glisse vers l'invisible, le symbole et le fantastique.

À l'abri des convulsions du monde mais non de leur vacarme intérieur, le trio multiplie les discordes, les gestes tranchants et les regards desséchés. Le combat intérieur, implacable et singulier auquel chacun est confronté, révèle leur fragilité morale. Fait vaciller leurs certitudes: «*on croit savoir, on ne sait rien*».

Style lancinant

«*Il y a dans notre existence un ou deux événements qui nous transforment radicalement*», affirme Sophie, la plus jeune des naufragés. Après avoir vogué dans la part cadencée d'eux-mêmes, tous trois reconnaissent la vacuité de leurs existences qu'ils croyaient riches et pleines. Trouveront-ils dans ce paradis perdu ce qu'ils ont recherché au long de leurs périples individuels? La finale laisse entendre que oui. «*Ici s'élaborait le commencement de soi*».

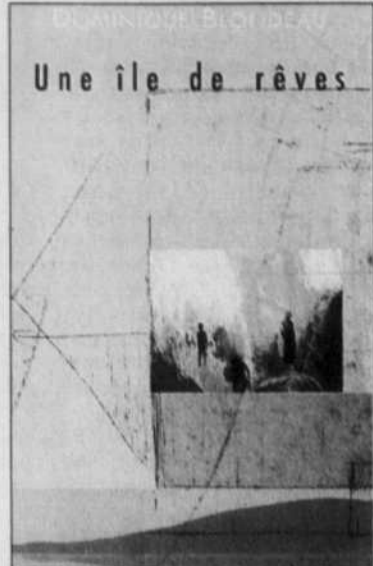
Roman aux accents philosophiques, *L'île de*

rêves rend compte de façon sous-jacente des peurs, des frayeurs et des incertitudes, ces «*guerres caerveuses qui ligotent l'être humain depuis le début des temps*».

La romancière crée des atmosphères et déroule le fil narratif de son récit avec un mélange de tension et de fragilité. Ce qui frappe surtout en parcourant ce roman au style lancinant, c'est la forme. Écrit comme dans un souffle avec très peu de paragraphes, sans dialogues tout au long de ses 208 pages, la lecture s'annonce à première vue abrupte. Il ne faut pas s'arrêter à cette impression. La forme est au service du fond. L'absence apparente de respiration participe à l'enfermement des personnages et renforce l'atmosphère à la fois pesante et mystérieuse du roman.

UNE ÎLE DE RÊVES

Dominique Blondeau
VLB éditeur
Montréal, 2004, 208 pages



Dominique Blondeau

POÉSIE

La haine de la poésie

THIERRY
BISSONNETTE

Une décennie de silence avait succédé à *Fondement des fleurs et de la nuit* d'Yves Gosselin (l'Hexagone, 1992) alors que, changeant brusquement de rythme, l'auteur en est aujourd'hui à son quatrième livre depuis l'an dernier. Atypique, exigeant et contrasté, l'œuvre de Gosselin sollicite autant l'intemporel que la provocation, porté par une quête de pureté dont un des instruments principaux semble être l'exhortation au doute.

Alors que le précédent recueil de ce poète au Noroît (*Patmos*) s'achevait sur un «*adieu à la poésie*», *La Mort d'Arthur Rimbaud* pointe un tournant vers la révolte et la misanthropie qui détonne énormément avec la production de cet éditeur. Originale, la perspective de Gosselin consiste à emprunter la voix du jeune Rimbaud, lequel, en attente d'être jugé pour meurtre, jugera lui-même sévèrement la poésie et la société française. En se condamnant en quelque sorte lui-même, le poète en vient ainsi à exorciser sa voix de la vanité qui accompagne toute communauté. Son but initial est donc de «*détruire l'institution "poésie"* [...] / Dans cette société où la poésie ou ce que l'on tient pour telle / A ses voix ses lieux et ses maisons / Lesquelles quel que soit le sens que nous donnions à ce dernier mot / Sont d'abord et avant tout des "maisons closes"».

La relecture de Georges Bataille pourra ici être d'un certain secours, en particulier pour ces pages puissantes que l'auteur de *La Haine de la poésie* consacre à Rimbaud: «*Le mouvement de la poésie part du connu et mène à l'inconnu. Il touche à la folie s'il s'accomplit. Mais à l'approche de la folie, le reflux commence. À peu près*

toute la poésie n'est qu'un reflux: le mouvement vers la poésie, par là vers la folie, cherche à rester dans les limites du possible. La poésie est de toute façon négation d'elle-même: elle se nie en se conservant et se nie en se dépassant.» Un credo qu'Yves Gosselin semble avoir adopté, choisissant d'insulter la beauté plutôt que de la diluer dans la dévotion: «*Ils peuvent fouiller mon cœur / Ils ne trouveront rien / Le soleil est une charogne / Sur laquelle Dieu a planté son drapeau / Ce soleil bas.*»

Évitant en général la complaisance, l'anti-poète Gosselin se livre donc à une déconstruction de la figure de l'écrivain maudit, trouvant par ailleurs un équilibre intéressant entre le récit et l'instinct lyrique. Son recueil se lit ainsi comme une plongée intuitive dans l'esprit de celui qui, toujours selon Bataille, a su pousser la poésie vers son échec et, indirectement, la ramener au mouvement perpétuel.

«*Ne pas pouvoir s'éveiller à la vie / Ne pas pouvoir s'endormir dans la mort / Sont les deux phases alternées d'un sommeil / que nous n'approfondissons jamais*», est-il dit dans ce tombeau ardent. Si bien que *La Mort d'Arthur Rimbaud* n'est qu'un moyen de relancer un dialogue inachevé avec l'auteur des *Illuminations*, course à relais qui a déjà engagé une pléiade d'écrivains du XX^e siècle. Et on aura tort de voir encore en Gosselin un poète marginal puisque ce désaveu de la poésie est actuellement ce qu'il y a de plus poétique. Pourra-t-il lui-même relever le défi qu'il vient d'énoncer?

LA MORT
D'ARTHUR RIMBAUD

Yves Gosselin
Éditions du Noroît
Montréal, 2004, 64 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Intérieur clair-obscur

Second roman de José Clær, *Les nymphéas s'endorment à cinq heures* présente une écriture étonnamment assurée, originale, pleine de rythme et de reflets

CHRISTIAN
DESMEULES

La guerre, des secrets familiaux et une adolescence qui bourgeoise: un terreau fertile pour tisser une œuvre enveloppante et pleine d'infimes ramifications. En 1944, dans la grande maison familiale de Hameau-La-Fontaine près de Paris — baptisée Les Nymphéas —, Maude, 14 ans, rousse, chatoyante, curieuse, observe la vie éclore autour d'elle. Cette jeune narratrice insatiable, qui «*a avalé un moulin à paroles quand elle était petite*», évolue entre ses cinq sœurs, sa mère et deux cousins. En l'absence de son père et de son frère, éloignés momentanément par la guerre, au milieu de ce petit clan de survivantes hautes en couleur, Maude s'abandonne à son imagination galopante et à ses désirs naissants.

La guerre? À part la mauvaise qualité des fraises et les alertes nocturnes, pour elle, la guerre n'existe pas. Tout entière tournée vers son rêve impossible d'avoir quatorze ans à jamais, entre la peur et le désir, elle ne voudrait exister que dans l'instant. «*C'est-à-dire plus tout à fait du sexe des anges et pas encore celui des femmes, plus qu'un enfant un jour sur deux, disons, une bête sur deux, une enfant à la beauté intacte, aux seins encore embryonnés, au visage mangé par le rire...*» Gourmande et curieuse, les sens en éveil, habitée par l'«*exquise panique*» de se sen-

tir vivante, la jeune narratrice avance toutes griffes dehors, comme un chat qui s'étire avec volupté. Mélange de Zazie, de la Bérénice de Ducharme et des enfants terribles de Cocteau, Maude se raconte ses histoires d'une voix cristalline et irrésistible. L'amour? «*C'est froid dans le cou, c'est agréable, c'est comme une chatouille*». C'est «*un accent aigu mis à la beauté*».

Second roman de José Clær, écrivain de quarante ans qui œuvre auprès d'un centre d'artistes de l'Outaouais, *Les nymphéas s'endorment à cinq heures* présente une écriture étonnamment assurée, originale, pleine de rythme et de reflets. Une prose transparente, par bonheur nettement moins chargée d'images et de mots que dans *Nue, un dimanche de pluie* (Vents d'Ouest, 2001), mais toujours sous l'influence sensible des arts visuels. Sous la plume alerte de José Clær, un poisson rouge dans un bocal peut ressembler à «*un coup de soleil sous l'eau*», une voix murmurée se change en «*présence bleue*». Et les chapitres s'y succèdent comme des tableaux: «*Intérieur rouge de Cornélia*», «*Extérieur parisien*», «*Intérieur des amitiés particulières*». C'est à coup de petites touches pleines de sensualité que l'on y compose une toile plus vaste, de l'exergue au dénouement.

Et partout, à travers chacun des personnages, coule la grande sensibilité de José Clær pour



José Clær

l'univers et l'intimité des femmes — la couleur dominante de ce que l'on connaît de son œuvre jusqu'à présent. Celles qui, par absence ou par évidence, préfèrent les caresses entre femmes. Celles qui naissent à leur sexe. Celles qui subissent la guerre, celles qui ne lui ont rien demandé. «*La guerre se fait avec deux mots, le verbe avoir et le verbe être. Non avec tuer, envahir, violer, bombarder, trahir, emprison-*

ner, haïr. Avoir comme dans "avoir plus", étendre tentaculairement son territoire. Être comme dans "être plus fort", étendre sa suprématie aux autres peuples, aux autres races.» Et nous, demande Maude à sa mère, comment nous situer au milieu de tout cela? «*Nous, on a moins et on est moins.*»

Roman d'initiation et de passage, *Les nymphéas s'endorment à cinq heures* évoque avec finesse cette fuite obligée qui nous fait tous basculer, parfois en une heure, du monde de l'enfance vers l'âge adulte. Maude choisit de courir vers la vie sans un regard pour ce qu'elle laisse d'elle-même derrière elle: sa famille, son innocence, ses jeux d'enfant. Et peut-être aussi son regard enchanté. Car tout comme l'amour, la guerre la rattrapera au passage, avec sa violence d'acier et ses crimes d'occasion.

Un petit roman beau comme un bouquet de poésie.

LES NYMPHÉAS
S'ENDORMENT
À CINQ HEURES

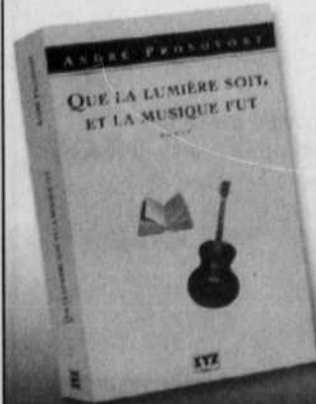
José Clær
Vents d'Ouest
Gatineau, 2004, 174 pages

Roman

LE LANCEMENT
LE PLUS SPECTACULAIRE
DE TOUTE L'HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE!

LE CLUB SODA REMPLI
À PLEINE CAPACITÉ!

SEPT CENTS EXEMPLAIRES
DU LIVRE VENDUS
EN UNE SOIRÉE!



André Pronovost
Que la lumière soit,
et la musique fut
(roman)

280 p. • 25 \$

XYZ éditeur, 3781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LE RÊVE

Séance d'ouverture dans le cadre du colloque international *Approches du récit de rêve*

On a beaucoup écrit sur le rêve depuis Freud et avancé dans la compréhension d'un phénomène qui a préoccupé l'humanité depuis la nuit des temps.

Mais qu'en est-il du récit de rêve?

Rêves de la dernière nuit, récits oniriques et rêves littéraires, comment le rêve a-t-il été imaginé et raconté au fil des siècles?

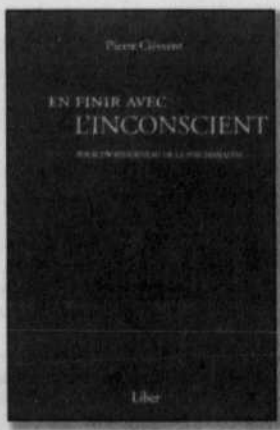
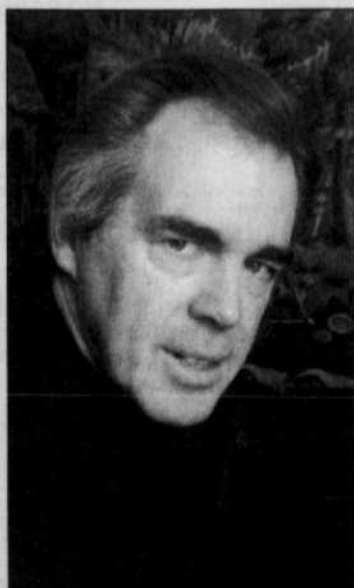
Événement organisé en collaboration avec les universités d'Ottawa et de Montréal avec le soutien du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

www.reves.ca/programme.html

Liber

Pierre Clément

En finir avec l'inconscient
Pour un renouveau de la psychanalyse



244 pages, 26 dollars

Olivieri

librairie • bistro

CAUSERIE

PARTICIPANTS
Sophie Jama
Frédéric Canovas
Pierre Pachet

ANIMATEUR
Christian Vandendorpe

Mercredi 28 avril
19 heures

Réservation obligatoire:
739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Metro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

LITTÉRATURE

Essence américaine

Même à l'intérieur de la culture du sud des États-Unis, le Texas semble posséder un statut à part. Cet État est devenu une sorte de vaste cliché qu'exprime à merveille l'autocollant suivant, aperçu au détour d'une des nouvelles de Christopher Cook: «*Votre bible et votre arme, ne sortez pas sans eux.*» La patrie de J. R. et de Dick Cheney occupe aujourd'hui une place de premier plan dans la gestion des affaires du monde, et ce n'est pas d'hier. Le sort de l'univers s'est joué à Dallas en novembre 1963. Sept ans plus tard, et beaucoup plus près de nous, les futurs membres de la cellule Chénier, après avoir emprunté une mystérieuse filière texane, séjournèrent quelques jours dans cet État, une semaine avant d'enlever Pierre Laporte. Et ça continue: George W. Bush, sous l'inspiration de la clique de fondamentalistes bibliques qui l'entoure, vient de torpiller un quart de siècle de négociations proche-orientales amorcées sous Jimmy Carter, probablement parce que les intégristes religieux qui conseillent le président souhaitent conserver leur option sur la Cisjordanie (ancienne Terre sainte) à moins jusqu'à l'Apocalypse. Quelque part entre les derricks de pétrole, le prêt-à-porter balistique, le *business* du Christ et les meneuses de claques des Cowboys de Dallas se trouve l'essence d'une super-Amérique plus vraie que vraie, y compris dans la fiction.

«*Vous croyez à l'Enfant Jésus, Hemp? demanda Bobby. — Y a intérêt, ouais. Tout le monde y croit, au petit Jésus. Sans ça, à quoi qu'on pourrait croire?*» Cet échange résume parfaitement le climat moral et idéologique dans lequel baigne le recueil de Christopher Cook. La religion constitue à la fois le thème récurrent du livre et le fond de commerce de la petite ville de Bethlehem, dans les bosquets de l'est du Texas, aux confins de la Louisiane.

Dans ce bled perdu, le culte du Seigneur ressemble à un florissant marché aux puces. Le protestantisme des Pères fondateurs y donne l'impression de s'être converti à la loi perverse de l'offre et de la demande: plus il y a de produits, moins on s'ennuie. Aucune différence réelle, par contre, aucun conflit de valeurs sociales ou politiques, aucune distinction fondamentale entre des aspirations de nature spirituelle ou téléologique ne semble opposer entre eux les personnages de ces histoires. Au pays de la droite profonde, un socialiste, un athée font figure non pas de créatures imaginaires (donc objets d'un



Louis Hamelin

discours), mais bien de pures impossibilités théoriques. Sur le substrat chrétien commun qui alors définit la limite de toute attitude possible et exclut d'emblée toute possibilité de contestation radicale s'expriment les seules formes de divergence acceptables, opposant baptistes, anabaptistes, pentecôtistes, charismatiques, trinitaires, unitariens, méthodistes, épiscopaliens, presbytériens, et j'en passe. «*Ces églises maintenaient l'activité de la ville*», remarque sobrement un des personnages. Ce n'est pas Bethlehem, c'est Bizance.

Ce n'est pas, bien sûr, que des conflits d'une nature plus profonde et plus viscérale n'existent pas à Bethlehem. Mais les actions des quelques rares esprits progressistes eux-mêmes ne semblent pouvoir échapper à la loi ambiante, souveraine et enveloppante, par laquelle (et c'est ce qui me paraît préoccupant) ils se laissent à priori récupérer. Où sont donc passés, me suis-je parfois demandé au détour de ce livre, les héros rebelles d'une littérature qui ressemble si souvent à un monument élevé à leur gloire? Où sont Dean Moriarty et Randall McMurphy? Et comment pourrait-



Christopher Cook

elle encore nous séduire, cette liberté qui, dans sa conception post-11 septembre, se réduit désormais au choix du calibre et de la confession? Il n'est sûrement pas raisonnable de comparer de tels personnages avec la palissante faune romanesque, partagée entre la fréquentation des églises et le meurtre en série, qui peuple certains ouvrages américains récents.

On pourrait dire de Cook qu'il est un écrivain chrétien engagé, à tendance réformiste. Difficile de ne pas voir, dans la plupart de ces nouvelles, en effet, un discret plaidoyer en faveur d'une lecture plus attentive des Évangiles, voire d'un retour à l'authenticité première du message du Christ, quitte à accepter ce dernier comme métaphore et personnage historique. Ainsi, dans *Un tintement de cymbales*, un directeur de banque, décartiquant pour son fils la parabole du bon Samaritain, semble d'abord donner raison au prêtre et au lévite, qui ont prudemment passé leur chemin. Le lendemain, un homme qui a des ennuis jusqu'au cou, membre de la même église que lui, se présente à son bureau. Le directeur lui refuse un prêt, et peu après les problèmes commencent. Les personnages de Christopher Cook sont ainsi amenés à confronter régulièrement le contenu des Écritures avec celui de leur propre vie. Et pour ceux qui auraient tendance à oublier les enseignements du Livre, le châtiment est au rendez-vous: une femme s'étant un peu dénudée pendant une promenade estivale solitaire se voit changée en serpent; une autre, qui a eu le malheur de tolérer la pose d'une antenne de télé sur son toit, rencontrera plus tard le diable en personne, dans son incarnation catholique.

Le style de Cook est ample et parfois lyrique, souvent ironique, presque toujours réjouissant. Il interroge le mystère dans une perspective dénuée d'intégrisme, même si on peut trouver dommage d'y sentir aussi souvent la prégnance écrasante du Livre (ça relève de la sociologie). Même son personnage de libre-penseur, de loin le plus sympathique, finira emmaillotté dans une crèche de Noël... Au moins, un jeune garçon semble résister au vent de bon dieusarde hystérie qui souffle sur Bethlehem (et encore): «*[...] je me suis souvent demandé pourquoi Dieu ne descend pas tout simplement du ciel pour prononcer un discours à la télévision, comme le président. Ou ne se pointe pas à la mi-temps de la finale du Super Bowl.*»

BETHLEHEM, TEXAS

Christopher Cook
Traduit de l'anglais
par Pierre Bondil
Rivages
Paris, 2004, 231 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La vraie nature des êtres

GUYLAINE MASSOUTRE

Qui n'aurait pas encore lu la belle prose romanesque de Richard Millet pourrait commencer par *Le Cavalier siomois*. Cet ouvrage, de petit format et d'une jolie facture, ajoute une pierre à son entreprise corrézienne, attachée à Siom, un village imaginaire, et à sa géographie incarnée, telle celle de Faulkner dans son Sud profond.

La volonté littéraire de Millet, dont c'est ici le vingt-septième ouvrage, consiste à épurer, au creuset du plateau de Millevaches, des considérations lancinantes et tourmentées sur l'histoire sociale du XX^e siècle. D'ordinaire, ses romans accusent le drame collectif de l'exode rural, plus consenti que véritablement conscient, dans des villages où l'ennui le disputait, selon lui, avant qu'ils ne se vident, à la dureté des conditions d'existence.

Dans son œuvre, les personnages s'enfoncent dans une noirceur déliquescence, qui prophétise la déréliction de notre monde. C'est en cela que Siom rejoint le comté faulknerien de Yoknapatawpha. A cet exode corrézien, Millet oppose le contre-chant d'un pays écarté, parfois arriéré jusqu'à en rire, et définitivement perdu. Rien ne le restituera, hormis la littérature.

Aller et retour

De ce temps consommé, l'écrivain exsude l'hymne aux aïeux: cette fidélité aux origines, chronique entêtante d'une mort annoncée, expliquerait depuis longtemps le refus obstiné, dans ces villages, d'absorber l'ailleurs et le nouveau. Et ce chant à des vertus incomparables, le rythme imagé et ample, souvenir d'une langue que l'auteur, selon les faits historiques les plus récents, confine au terme de patois, plutôt que celui de langue occitane.

Dans *Le Cavalier siomois*, d'abord publié à Brive en 1999, dans une petite maison logiquement confidentielle — les Éditions François Janaud —, on retrouve la même fatalité de souffrance et d'échec qui accable toute entreprise rebelle, dès que le songe prend le dessus par l'attention sur le silence. C'est une petite fille qui l'incarne cette fois. Le



Richard Millet

temps de cette histoire — nous sommes en 1944 —, on pourrait croire qu'il s'agit d'un conte. Mais sa fin détrompe.

Millet tient une position de déséquilibre, comme son héroïne en croupe à travers la lande et la forêt, partie à la recherche de son père. D'une certaine façon, l'écrivain légitime l'effondrement de la province, affirmant comme une nature profonde l'intériorité fermée de ses habitants, épris de «*la nostalgie, [des] douleurs anciennes, [du] remords, [du] sommeil.*» Mais il ravive aussi leurs pulsions secrètes, capables de produire des coups d'éclat brillants, aussi furieux que les éclairs d'été en Haute-Corrèze.

D'ordinaire, dans ses romans, Millet oppose l'aveuglement borné de ses personnages au narrateur-héros. Celui-ci applique son extrême sensibilité à percevoir les failles du royaume des morts. Que la main invisible sur lui, qui l'oblige à ravalier rages, cris et sanglots, laisse passer un signe d'espérance, le voilà envahi d'une force irrépressible. Il fuge, comme ce sympathique cavalier siomois.

Ici encore, l'action est vaine. On revient au point de départ. Enfin, dans tout à fait. La sublimation de la révolte n'est qu'échec relatif. Ce qui refuse de disparaître fait rejouir la force sourde des ancêtres: résistance autarcique, adéquate à une nature puissante, courage et volonté. L'irréversible acculturation, qu'elle passe par Paris ou Djibouti, trouve dans l'errance une

joie salvatrice. On retrouve ces qualités de fidélité aux origines dans l'écriture de Millet. Il y miroite la couleur des feuilles mortes, enchâssée dans des rythmes persistants, même une fois qu'ailleurs on a tout à fait grandi.

Deux nouvelles perlées

C'est un autre plaisir que de retrouver la nouvelliste Annie Saumont dans *Nabiroga*, suivi de *Le Trou*. L'ouvrage, tout mince également, relie deux textes parfaits par un pont invisible. At-on le droit d'être? Le besoin naturel d'assistance et de protection est-il naturel?

Rien n'empêche à un enfant de dire «*nabirogatolaminajitédilo*» à Dieu. Dans la vie, c'est souvent pareil. Pas vu, pas pris. Pourtant, sur terre, une vie est gâchée plus vite qu'il faut de temps à cet enfant pour inventer une formule miracle.

Outre l'habileté de l'auteur à saisir les rouages d'un accident — deux petites filles sur un mur et le drame au moment où l'une bascule —, puis le dérapage prévisible d'un soldat qui n'aimait pas la guerre, les deux histoires tracent un parallèle: raconter comment, faute de raison et d'humanité, une vie s'arrête brusquement. Depuis que l'écrivain de 76 ans a reçu le Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre — plus de deux cents nouvelles —, on connaît mieux son pouvoir de croquer des situations.

Entre deux stations de métro: c'est le temps qu'il faut pour les lire. Sa vitesse, derrière laquelle courir en espérant la suivre, a une singulière force d'émotion. Parions qu'il vous faudra refaire le chemin pour découvrir comment on peut se rendre si vite entre deux points. Sa concision sert une vision-choc sur les lieux où une situation banale exigerait une morale solide et la vigilance sans faille des gens d'action.

LE CAVALIER SIOMOIS

Richard Millet
La Table ronde
Paris, 2004, 89 pages

NABIROGA,

SUIVI DE LE TROU
Éditions Joëlle Losfeld
Paris, 2004, 63 pages

ÉCHOS

Entretien avec Jacques Hébert

(Le Devoir) — Le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec reçoit l'ancien éditeur Jacques Hébert le vendredi 30 avril à 13h30, à la faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke (local A4-166). Fondateur des Éditions de l'Homme puis des Éditions du Jour, l'ancien compagnon d'armes de Pierre Elliott Trudeau est reconnu comme l'un des meilleurs éditeurs de notre histoire littéraire.

L'amour fraternel et Rimbaud

Est-ce le récit des derniers moments de Rimbaud alors que sa sœur Isabelle l'accompagnait jusqu'à sa disparition en 1891? Jeune écrivaine née en Égypte, Yasmina Khlaf a vécu au Liban et fut comédienne et cinéaste avant d'obtenir le Prix des cinq continents de la francophonie en 2001 pour son premier roman, *Le désespoir est un péché. Partition libre pour Isabelle* (Le Seuil, Paris, 2004, 107 pages) est un récit

haletant, émouvant, qui retient surtout par la sensibilité et la beauté que dégage chacune des pages. L'amour fraternel est si puissant que Jean peut affronter la mort et en accepter l'accablement dans l'attente d'un impossible retour à la vie. Inscrite en filigrane, l'histoire réelle de Rimbaud et de sa sœur Isabelle nous semble quasi superflue même si elle est paradoxalement réelle. Pages brèves, brûlantes, où l'amour fraternel défie une mort inéluctable qui s'approche et finit par frapper.

Naïm Kattan

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Nouveautés



Quelque chose à l'intérieur
Maryse Latendresse
Roman
22,95 \$

Jean-François Bonin



La Taverne du Coq à l'âne

La Taverne du Coq à l'âne
et autres contes
Jean-François Bonin
21,95 \$



L'écrivain imaginaire
Essai sur le roman québécois
1950-1995
Roseline Tremblay
39,95 \$

CONCOURS

Si j'étais libraire



et LE DEVOIR vous invitent à participer au concours *Si j'étais libraire* et à courir la chance de gagner l'un des 10 ensembles des livres finalistes du Prix des libraires du Québec 2004 (valeur totale de 2 745 \$).

Concours Si j'étais libraire 2004

Si vous étiez libraire, quel serait votre choix, parmi les finalistes du Prix des libraires du Québec 2004, pour chacune des catégories suivantes?

FINALISTES - ROMAN QUÉBÉCOIS

- Pascale, Françoise de Luca (Varia)
- L'analyste, David Homel (Leméac)
- Nouvelles d'autres mères, Suzanné Myre (Marchand de feuilles)
- Wasurenagusa, Aki Shtmazaki (Leméac)
- La héronnière, Lise Tremblay (Leméac)

FINALISTES - ROMAN HORS QUÉBEC

- Les âmes grises, Philippe Claudel (Stock)
- Middlesex, Jeffrey Eugenides (de l'Olivier)
- Tout ce que j'ai aimé, Siri Hustvedt (Actes Sud)
- La Malédiction Henderson, David Adams Richard (Plaine Lune)
- Clara et la pénombre, José Carlos Somoza (Actes Sud)

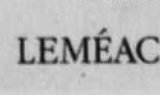
Déposez ce bon de participation chez un libraire, membre de l'Association des libraires du Québec, AVANT LE 24 AVRIL 2004, 18h. S.V.P. remplir en lettres moulées.

Nom, Prénom _____
Adresse _____
Téléphone (jour) _____ (soir) _____

Tirage de dix gagnants répartis dans l'ensemble du Québec. Les gagnants seront annoncés le 11 mai 2004, à la chapelle historique du Bon-Pasteur, lors du spectacle du Prix des libraires du Québec, où le public est invité (entrée gratuite).

Les fac-similés ne sont pas acceptés. Les participants doivent avoir 18 ans et plus. * IMPORTANT : Veuillez consulter le site Internet www.alq.qc.ca ou communiquer au (514) 526-3349 afin de vérifier si votre libraire est membre de l'Association. Règlements disponibles au bureau de l'Association.

En collaboration avec :



www.hurtubisehnh.com

PUL-IQRC

Yakov M. Rabkin

Yakov M. Rabkin



L'OPPOSITION
JUIVE AU SIONISME

250 pages • 29 \$

ÉVÈNEMENT :

Débat

« Est-ce que toute opposition au sionisme est antisémite ? »

le 26 avril à 17h30
avec la participation
de Daniel Weinstock

MONTREAL • UQAM,
Pavillon Judith-Jasmin,
Salle des boiseries

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL IQRC
Tél. (514) 656-7381
Télex. (514) 656-4305
Dominique Ginzberg@pul.iqrc.ca
www.pul.iqrc.ca

ESSAIS

Vacher contre Nietzsche

Comme la plupart des jeunes esprits qui découvrent la philosophie, j'ai été, jadis, fasciné par Nietzsche. Le lisant, je ne comprenais pas tout, bien sûr, et cela n'a pas changé, mais je sentais qu'il y avait là quelque chose d'essentiel et de grand qui me dépassait et qui méritait tous mes égards. Nietzsche, j'en étais sûr, détenait les clés d'une vérité que, à force d'efforts, j'allais découvrir, entrant ainsi dans le secret des dieux philosophiques.

Je lis aujourd'hui Laurent-Michel Vacher et je reconnais mon attitude de jeunesse dans ses mots: «Les idées de Nietzsche sont pour la plupart violentes, extrêmes, bizarres, excessives, provocatrices, quelquefois même extravagantes, aussi mystérieuses que radicales, aussi dérivantes que schématiques — bref, elles ont tout pour plaire à un public malheureusement habitué à rechercher avant tout matière à se distinguer en se démarquant le plus possible du sens commun.»

Cette brutalité et ces extravagances nietzschéennes, donc, qui me fascinaient, sont aussi ce qui a fini par m'éloigner du philosophe au marteau. J'avais cru avoir affaire à des métaphores géniales et je découvrais un embrouillamini dont une des rares constantes était le culte de la violence naturelle, incarné dans la loi du plus fort. L'insistance et l'accumulation ne pouvaient tromper: Nietzsche était un philosophe de la dureté et méprisait la compassion.

L'immoraliste, pourtant, continue d'avoir ses adorateurs qui rient à la bêtise, à la mauvaise foi et à l'incompréhension dès lors que l'on critique le maître. C'est la raison pour laquelle il importe, d'une fois à l'autre, de reprendre la démonstration, et il faut savoir gré à l'indispensable et courageux Laurent-Michel Vacher de s'atteler, après tant d'autres, à cette tâche dans un ouvrage intitulé *Le Crépuscule d'une idole*.

Un mot, d'abord, sur l'esprit qui anime le philosophe québécois, ici comme ailleurs auparavant. L'histoire de la philosophie, écrit-il, reste trop souvent une «entreprise débridée et irresponsable de délire interprétatif» qui apparaît comme une «machination destinée non seulement à nous donner l'illusion de comprendre ce que les philosophes ont écrit d'incompré-



Louis Cornellier

hensible mais également à nous empêcher de comprendre ce qu'ils ont écrit de plus clair». Rien de tel chez Vacher, qui s'impose un devoir de clarté et de rigueur par respect pour ses lecteurs.

Portrait-robot et preuves textuelles

Nietzsche était-il fasciste? Pour Vacher, la cause est entendue, et il entend en faire la démonstration en confrontant les éléments d'un portrait-robot de la pensée fasciste avec des extraits tirés de l'œuvre du philosophe allemand. Du modèle fasciste proposé sont exclues les considérations ayant trait à l'État, au nationalisme et à l'antisémitisme puisque ces champs idéologiques sont investis de manière différente au gré des circonstances.

Qu'est-ce que l'idéologie fasciste? L'affirmation, d'abord, que «la réalité ultime est de l'ordre de la vie naturelle», que «la vie est à elle-même sa propre norme» et doit être pensée en termes d'instinct, de lutte pour la vie et de loi du plus fort. Chez Nietzsche, on lit: «L'exploitation n'est pas le fait d'une société corrompue, ou encore imparfaite et primitive; elle est inhérente à la nature de la vie.» Aussi: «La morale est l'instinct négateur de la vie. Il faut détruire la morale pour libérer la vie.»

L'idéologie fasciste, c'est aussi une conception raciale de l'humanité et la conviction que ces races, peuples et cultures sont essentiellement inégaux. C'est l'affirmation que «la force crée le droit», que les «meilleurs» doivent diriger et que la vitalité tant chérie

est par essence mouvement, combat et énergie plutôt que vie intérieure et rationalité. Nietzsche: «La guerre et le courage ont fait plus de grandes choses que l'amour du prochain»; «Ce qui a besoin d'être démontré ne vaut pas cher.»

La pensée fasciste, enfin, ce sont des valeurs à l'avenant: énergie, puissance, inégalité, dépassement, volonté, dureté, noblesse, loyauté, santé, *amor fati*, etc. Suggérant que la «culture supérieure» repose sur un «approfondissement de la cruauté», Nietzsche va même jusqu'à écrire: «Les faibles et les ratés doivent disparaître: premier principe de notre amour des hommes. Et qu'on les y aide!»

Devant un tel étalage de preuves textuelles accablantes, dont je n'ai fourni qu'un maigre échantillon, les défenseurs de Nietzsche ne manqueraient pas de crier au scandale interprétatif et de répliquer que la pensée du maître, très complexe, ne mérite pas ce traitement injuste. C'est que, comme le précise Vacher, beaucoup de gens sont incapables d'admettre qu'on puisse partager la mentalité fasciste et avoir du génie, de même que des idées exprimées d'une manière élevée. Il y a aussi, c'est vrai, autre chose chez Nietzsche, mais il n'en reste pas moins que ce noyau fascinant demeure et déteint sur le reste à un point tel «que si l'on enlevait mentalement de notre "interprétation" des écrits de Nietzsche toutes les idées d'orientation fascisante, on n'aurait plus du tout affaire à Nietzsche». Cela ne fait pas pour autant du philosophe allemand un des responsables des régimes fascistes historiques et de la Shoah, et on peut même facilement croire que l'homme, intellectuel féroce et solitaire, n'aurait pas adhéré au mouvement nazi. Ce qu'on peut tout au plus présumer, c'est que «la pensée de Nietzsche ait pu constituer un facteur additionnel, si minime et adventice soit-il, d'encouragement des tentations fascistes chez de nombreux individus.»

Personne ne conteste le talent littéraire de Nietzsche, encore qu'il faille, pour le goûter, ne pas craindre l'esthétique de l'obscurité. Le problème, en tout cas, n'est pas là mais plutôt dans la pensée d'extrême droite qu'incarne son œuvre, pourtant défendue et saluée même à gauche. Vacher, en l'affirmant



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Le philosophe allemand Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844-1900).

sans ménagement, ne se fera pas, et il le sait, beaucoup d'amis. Qu'on ne compte pas sur moi pour contredire, cette fois-ci, le plus mordant et le plus talentueux des philosophes québécois.

LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE

NIETZSCHE ET LA PENSÉE FASCISTE

Laurent-Michel Vacher

Liber

Montréal, 2004, 112 pages

PHILOSOPHIE

John Rawls et la justice comme équité

MICHEL SEYMOUR

John Rawls est l'auteur de *Théorie de la justice*, un ouvrage qui a révolutionné la philosophie politique contemporaine. Le livre qui vient de paraître chez Boréal, *La Justice comme équité*, se présente comme une version résumée et reformulée de sa théorie initiale. Sa philosophie politique peut être vue dans une première approximation comme une version sophistiquée de la social-démocratie. La principale différence est que la théorie de Rawls s'applique autant à un régime socialiste qu'à un régime capitaliste, alors que la social-démocratie s'applique exclusivement à l'intérieur du système capitaliste. En outre, la social-démocratie suppose historiquement l'adhésion au modèle de l'État-providence, alors que Rawls va bien au-delà de l'État-providence.

Appliquées à un régime socialiste, ses idées coïncident avec ce qu'il appelle le «socialisme libéral», c'est-à-dire un régime dans lequel la propriété des moyens de production serait étatique, mais dans lequel le gouvernement serait démocratique et ouvert à l'économie de marché. Appliquées à une société capitaliste, les mêmes idées reviennent à défendre ce qu'il appelle la «démocratie de propriétaires», c'est-à-dire la propriété collective privée des moyens de production — qu'il s'agisse du modèle coopératif, ou qu'il s'agisse d'une prise en charge par l'ensemble des citoyens d'une part toujours de plus en plus croissante des actions d'entreprises.

Le libéralisme politique

La philosophie défendue par Rawls est le libéralisme politique. Il faut se rappeler qu'être un «libéral» au sein de la société américaine, c'est se situer du côté d'une pensée progressiste comme celle qui caractérisait une certaine frange du Parti démocrate américain pendant les années 1970. Cela peut donner lieu à des politiques qui favorisent l'interventionnisme de l'État pour corriger certaines injustices au nom de l'équité sociale. Le «libéralisme» de Rawls n'a donc rien à voir avec ce qu'il est convenu d'appeler le «néolibéralisme économique», car il incorpore bien au contraire un interventionnisme égalitariste de l'État.

C'est un peu comme si Rawls expliquait les maux de notre époque, qu'il s'agisse des écarts de revenus, de la pauvreté ou du chômage, par autre chose que par le système capitaliste en tant que tel. Ce n'est pas

du côté du système de la libre entreprise qu'il faut chercher les causes du développement inégal au sein de la société. C'est d'abord et avant tout sur le plan moral que se situent les véritables problèmes.

Rawls pense cependant ici à la moralité collective et non à la moralité individuelle. Il songe à la façon que nous avons d'organiser les relations entre les citoyens au sein de la «structure de base» de la société, c'est-à-dire au sein de ses institutions sociales, politiques et économiques. Mais pour qu'une telle approche puisse être justifiée, encore faut-il que l'on puisse dégager des principes moraux suffisamment généraux pour susciter l'adhésion de tous. Or, cet objectif se heurte immédiatement à une difficulté de taille. Nos sociétés contemporaines sont caractérisées non seulement par un pluralisme culturel mais aussi par un pluralisme d'opinions, et ceci est particulièrement manifeste sur le plan de la morale collective. C'est ici que Rawls établit une distinction fondamentale entre le pluralisme raisonnable de nos morales particulières et les principes de justice qui seraient susceptibles d'être acceptés par tous. Même si la mo-

rale est, pour l'essentiel, fondamentalement individuelle et varie selon les choix de chacun, il y a un petit ensemble de questions morales qui échappent à ce constat et peuvent faire l'objet d'un consensus. Il s'agit des questions de justice.

Rawls croit que des personnes rationnelles et raisonnables parviendraient à s'entendre sur des principes de justice si elles étaient placées dans une position où elles ignoreraient tout de leur situation socio-économique et de leur origine de classe. C'est seulement en occupant une telle position originelle que l'on pourrait parvenir à un consensus sincère portant sur des principes équitables et impartiaux. Selon Rawls, les participants au sein d'une telle position originelle souscriraient aux libertés civiles et politiques, ainsi qu'à l'égalité des chances, mais aussi à l'amélioration maximale du minimum dévolu par les plus pauvres. Il ne s'agit pas d'éliminer toute trace d'inégalité entre les individus. On acceptera des inégalités seulement si ces inégalités sont nécessaires pour favoriser la maximisation du transfert des ressources aux plus pauvres de la société. Plus

ieurs pays occidentaux ont implanté à notre époque avec plus ou moins de bonheur les libertés civiles et politiques, et assuré à divers degrés l'égalité des chances entre les personnes. Mais ces pays sont quand même encore sous l'emprise de l'idée utilitariste selon laquelle il importe d'abord et avant tout d'assurer l'accroissement du bien-être individuel, qu'il s'agisse du revenu *per capita*, de l'espérance de vie moyenne ou du niveau d'éducation moyen. Or, cela est compatible avec la concentration du capital, des moyens de production et des centres de décisions au sein d'un petit nombre de personnes. En insistant pour que la redistribution ne soit pas seulement celle de la richesse mais aussi celle des moyens de production et en proposant qu'elle soit maximale et non seulement palliative, Rawls identifie correctement le mal de nos sociétés contemporaines et préconise une solution qui le place résolument à gauche sur l'échiquier politique.

Michel Seymour est professeur de philosophie à l'Université de Montréal

LA JUSTICE
COMME ÉQUITÉ
UNE REFORMULATIONDE THÉORIE DE LA JUSTICE
John Rawls
Boréal
Montréal, 2004, 288 pages

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Constantes

Aujourd'hui présentée sous une couverture remaniée, la collection « Constantes » s'ouvre depuis 1961, aux plumes des grands intellectuels d'ici.

Eh bien! la guerre
Monique Bosco
22,95 \$La Parole et le lieu
Essais choisis
Naïm Kattan
27,95 \$

HMH

www.hurtubisehnh.com

LES PENSÉES
EN BATAILLE
GALLIMARD
«LE POISSON-SOI OU L'ÉCRITURE DES MÉANDRES»À L'OCCASION DE LA DERNIÈRE
DES PENSÉES EN BATAILLE,
RÉFLEXIONS AUTOUR DE L'ÉCRITURE
ET RETOUR SUR LES QUATRE SAISONS DU
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS EN COMPAGNIE DE
WAJDI MOUAWAD ET DE TOUS SES INVITÉS
DES PENSÉES EN BATAILLESAMEDI LE 24 AVRIL, À 13H30
Librairie Gallimard, 3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal
POUR INFORMATIONS : 514 / 499 / 2012

UNE COLLABORATION



Librairie Gallimard

www.gallimardmontreal.com

ACTIVITÉ GRATUITE

L'État québécois
au XXI^e siècle

Sous la direction de Robert Bernier

592 pages, 65 \$



Venez assister au lancement du livre

le mardi 27 avril 2004 à 17 h 30

à la salle de lecture de la Bibliothèque nationale du Québec

1700, rue St-Denis, Montréal

www.puq.ca

Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096



Presses de l'Université du Québec

Les grands diffuseurs de la connaissance depuis 35 ans

BLOC-NOTES

Tragédies, poésie et imagination

Les rumeurs ont voulu quelque temps que *Littoral*, le premier long métrage de Wajdi Mouawad tiré de sa pièce, soit sélectionné à Cannes. Mais le film, paraît-il, serait passé de main en main parmi les sections diverses du festival avant d'aller s'effacer dans le décor. Pas de *Littoral* le mois prochain sur les écrans de la Croisette. Dommage!

Ces rumeurs-là m'auront du moins donné l'envie de retrouver l'univers de Mouawad, entre abîmes de guerre et vertige de la paix. Au Théâtre de Quat'Sous, la pièce *Incendies* de notre dramaturge d'origine libanaise s'offre justement une seconde vie, après avoir circulé un peu partout. Avais-je vraiment laissé filer l'an dernier un si bon moment de théâtre? Parfois, on a une chance de se reprendre. Autant la saisir.

Sur les planches, deux jeunes Québécois aux racines étrangères suivaient les traces du passé de leur mère dans un Moyen-Orient à feu et à sang. À travers eux, Wajdi Mouawad nous parlait du mystère des êtres que l'on croit connaître, du courage qu'il faut pour découvrir leur vérité. Il abordait aussi l'horreur de la guerre civile, comme l'absolue nécessité d'un impossible pardon. Avec beaucoup de finesse et autant de points d'interrogation.

Ce voyage initiatique, cette traversée des apparences, se terminait sous une bâche. Les personnages s'y abritaient de la pluie qui tombait et ne cessait plus de tomber.

Au théâtre, la magie lève ou pas. Question de dosage et de maîtrise. *Incendies* parvenait à relier la mythologie à nos guerres du jour. Devant cette mise en scène d'ombre et de lumière, devant le jeu inspiré des comédiens, on sentait le souffle de la tragédie grecque en arrière-scène. Et l'ombre d'Édipe flottait sur ce drame, en laissant des bulles d'humour crever la pièce pour l'alléger.

Je ne sais pas si c'est comme ça tous les soirs, mais mardi dernier, après la tombée du rideau, la petite salle s'est levée d'un bond pour une ovation qui n'était pas



Odile Tremblay

de commande. Ma voisine, d'origine maghrébine, lançait des youyous stridents qui couvraient le bruit des applaudissements et je l'imaginai youyouyouter avec les femmes voilées des déserts rouges.

Autour de moi, l'assistance était toute jeune. Des élèves de cours de français descendus en grappes du cégep Lionel-Groulx ou de John Abbott avaient mission de pondre une critique après coup et se creusaient la tête en tâchant de trouver comment s'y prendre. Pendant la représentation, ils avaient gardé le silence, un peu sonnés, conscients toutefois de la puissance du spectacle. D'où leur ovation si sentie. A tout le moins, ils auront quelque chose à écrire pour leur cours de français.

Incendies était peuplé de silences. Les cégépiens présents l'autre soir pouvaient remplir ces vides avec les images de guerre des téléjournaux, avec leurs propres familles, souvent écartelées entre deux cultures différentes, avec leur révolte contre notre société qui les aveugle à coups de clinquant, de télé-réalité, de culture *fast-food*.

La planète est petite, mais la poudrière de ce Moyen-Orient devait leur sembler loin. À cause du sens des valeurs, ici tête en bas.

Dans notre ville frivole, des imbéciles de producteurs osent utiliser des ambulances afin d'aider les pe-

tites vedettes de *Star Académie* à bondir plus vite d'une salle de spectacle à l'autre. À Montréal, des gens sont capables d'oublier la vocation dramatique des véhicules d'urgence. Et la détourner au profit du show-business.

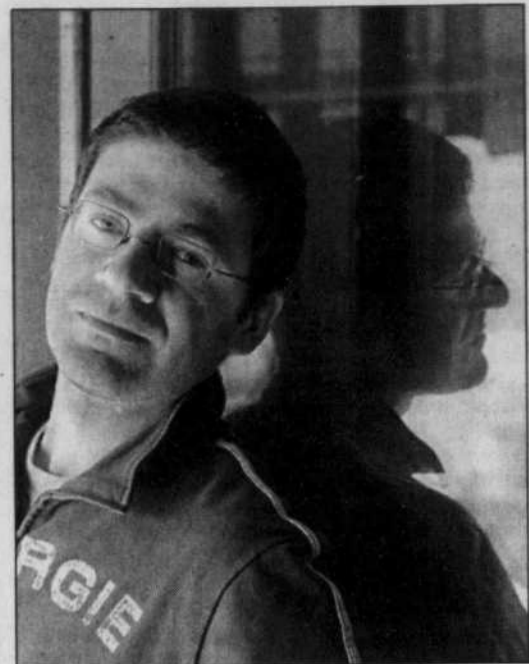
On songe que les victimes de bourreaux sadiques mises en scène par Wajdi Mouawad rêvaient peut-être en vain d'une ambulance. D'une vraie. Pas d'une limousine avec gyrophares. Alors peut-être qu'en émergeant de la pièce, ces jeunes-là ont senti l'absurdité des deux mondes en parallèle.

Chose certaine, ils sortaient du théâtre plus riches qu'auparavant, parce qu'un auteur inspiré et exigeant les avait laissés libres de découvrir des vérités cachées dans les profondeurs, sans les abrutir avec des bruits et des images frelatés.

On ne leur laisse pas toujours cette liberté-là. Tenez, cette semaine, je suis tombée sur un livre bizarre qui déniait aux jeunes lecteurs le pouvoir si précieux de l'imagination. C'était un recueil de poésie de Rimbaud mis en bandes dessinées. Chaque poème héritait de son propre illustrateur. À croire que tous s'étaient passés le mot pour rivaliser en dessins horribles...

Les adultes à la tête de la maison d'édition française Petit à petit se sentaient sans doute si enchaînés au pouvoir de l'image qu'ils estimaient les mots incapables de transmettre tout seuls la beauté. D'où ces petits bonhommes, ces fonds de décor trop brunis ou hyperréalistes qui taient la poésie en cherchant à la rendre comestible. Ça clochait si fort que les mots de Rimbaud y perdaient leur sens et leur portée.

Un certain Loïc Goart illustrait d'un crayon particulièrement hideux le sublime poème en prose *Aube du génie* de Charleville. «*Et les pierres regardèrent. Et les ailes se levèrent sans bruit.*» Je me suis répété ces phrases-là si belles devant les dessins si laids, puis j'ai fermé les yeux, refermé aussi *Poèmes de Rimbaud en bandes dessinées*, afin de rendre aux mots leur pouvoir évocateur.



L'auteur d'Incendies, Wajdi Mouawad.

La poésie, ça ne s'illustre pas, ça se laisse deviner en silence. Même chose pour les grandes tragédies. À moins d'y mettre des voiles superposés, du brouillard et des recoins secrets. Histoire de permettre à chacun de projeter sa quête et sa différence sur une pièce de théâtre, un recueil de poèmes, un bon roman ou un spectacle inspiré, avec le meilleur des outils: l'imagination.

otremblay@ledevoir.com

ESSAIS

Nancy Huston et l'érotisme d'autrui

MICHEL LAPIERRE

«*Les Mémoires de Casanova étaient moins monomanes*», écrit Nancy Huston à propos d'un livre publié en 2001: *La Vie sexuelle de Catherine M.*, description détaillée des aventures d'une intellectuelle avec un nombre incalculable d'hommes. Même si la romancière d'origine albertaine, soucieuse de sauvegarder l'indépendance de la littérature par rapport à la morale, hésite à l'avouer, on sent bien qu'elle juge déshumanisante l'autobiographie de la critique d'art Catherine Millet. Et qu'on ne lui parle pas trop de *Baise-moi* de Virginie Despentes, ce roman paru en 1999! Elle risquerait de faire la grimace.

C'est que Nancy Huston ne croit pas qu'il faille remettre en cause la dialectique, fondée sur l'idée d'oppression, qui lui permettait, il y a plus de vingt ans, dans son essai *Mosaïque de la pornographie*, de jauger rigoureusement l'obscénité littéraire pour y déceler l'humiliation des femmes. Pour justifier la deuxième édition du livre, elle a tenu à écrire une préface substantielle où elle réaffirme ses convictions. «*De génération en génération*, rappelle-t-elle, *les hommes opprimés par leur mère oppriment les femmes qui oppriment leurs enfants.*» Attribuer une origine maternelle à la phallocratie, c'est là un paradoxe bien mystérieux que l'essayiste n'a pas encore tout à fait éclairci.

Nancy Huston signale qu'elle a éliminé de la nouvelle édition le «*jargon théorique*» qui alourdissait le texte de 1982 et adoucit les passages inspirés par un militantisme trop virulent. Mais sa foi en un érotisme qui unifierait la «*maman*» et la «*putain*» reste intacte. Elle déplore que cet érotisme humanisant, qui s'inscrit pour elle dans un curieux «*moralisme dévergondé*», ne se soit toujours pas manifesté pour s'opposer à l'immoral et à l'amoral. *Les Enfants d'Emmanuelle*, ce roman d'Emmanuelle Arsan, publié dès 1975, dans lequel l'héroïne, son mari et une jeune femme enceinte se livrent ensemble à des ébats sexuels, trouverait-il grâce à ses yeux? Il est permis d'en douter.

Les craintes que Nancy Huston exprime à propos de la pornographie se comprennent si on envisage le phénomène sous l'angle social, juridique et sanitaire. Mais lorsqu'on le considère du point de vue littéraire, comme l'essayiste se targue de le faire, rien ne va plus. Pour définir la critique acerbe que fait Nancy Huston de la pornographie entendue de la sorte, on pense au mot d'Alain Robbe-Grillet: «*La pornographie est l'érotisme des autres.*»

De la barbarie

Ce mot caustique, la philosophe Michela Marzano le cite avec candeur dans son essai *La Pornographie ou l'épuisement du désir* mais fait preuve à l'égard de l'obscénité littéraire d'une ouverture d'esprit à peine plus grande que celle de Nancy Huston. Si elle salue le rapport d'égalité entre l'homme et la femme dans *L'Amant* de *lady Chatterley*, de D. H. Lawrence, elle critique sévèrement, tout comme Nancy Huston, l'esclavage total de la femme dans *Histoire d'O*, de Pauline Réage.

Pour nos deux essayistes, ce sont les pornographes féminins



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Nancy Huston

qui créent une difficulté. Que répondre à Virginie Despentes et à Catherine Breillat? Ces pornographes fières de l'être estiment que, sous sa fausse joliesse, l'érotisme occulte l'humiliation de la femme par l'homme et que la pornographie, cette transgression complète des normes, dévoile au contraire la vérité humaine dans sa laideur resplendissante. Michela Marzano, qui examine leurs idées audacieuses, se contente de crier à la «*barbarie*».

Il est étonnant que Nancy Huston et Michela Marzano aient au sujet de l'obscénité des idées moins avancées que celles qu'exprimait, dans le texte «*Faut-il brûler Sade?*», l'une de leurs grandes aînées: Simone de Beauvoir. Cette dernière soutenait, dès les années cinquante, que la barbarie et même l'horreur font partie intégrante de l'humanité, comme en témoigne l'univers sadien, qui, selon elle, devrait susciter en nous des interrogations profondes sur l'existence au lieu de subir une condamnation aveugle de notre part.

Nancy Huston soupçonne Simone de Beauvoir d'avoir fait l'erreur de confondre, dans l'œuvre de Sade, le mâle cruel et pervers avec l'être humain en général et d'avoir ainsi sous-estimé le caractère déshumanisant des supplices sexuels. Simone de Beauvoir pensait pourtant, après avoir lu Sade, que l'expérience de l'horreur cache la nostalgie de la douceur et que la pire des méchancetés est la bonne conscience. Comme elle le rappelle, il aura fallu un poète on ne peut plus élégiaque, pornographe à ses heures, pour découvrir Sade, près d'un siècle après la mort de l'écrivain, et lui réserver enfin une place dans la littérature. Par conséquent, tous les pornographes littéraires du monde, accompagnés ou non de Nancy Huston, adepte de l'érotisme humanisant, ne devraient-ils pas fleurir la tombe de Guillaume Apollinaire?

MOSAÏQUE
DE LA PORNOGRAPHIE
Nancy Huston
Payot
Paris, 2004, 276 pages

LA PORNOGRAPHIE OU
L'ÉPUISEMENT DU DESIR
Michela Marzano
Buchet/Chastel
Paris, 2003, 300 pages

VITRINE DU DISQUE

Schoenberg par Nagano

SCHOENBERG

Die Jacobsleiter. Friede auf Erden (versions orchestrale et pour chœur). Solistes. Chœur de la Radio de Berlin, DSO-Berlin, direction: Kent Nagano. Harmonia Mundi HMC 801 821 (distribution: SR)

Nouveau choix fort habile de Kent Nagano pour son meilleur disque jusqu'ici chez Harmonia Mundi. L'idée est doublement excellente: *L'Échelle de Jacob* n'est guère présente au catalogue, la version Inbal (Denon) étant devenue introuvable, et la mise en forme du CD n'est comparable à aucune autre. *L'Échelle de Jacob* est une œuvre inachevée: le texte rédigé entre 1915 et 1917, dans lequel Gabriel, en tant que gardien du paradis, apostrophe les humains, a été mis en musique jusqu'en 1922 mais n'a finalement jamais été totalement orchestré par Schoenberg. C'est à l'un de ses élèves, Winfried Zillig, que l'on doit la réalisation orchestrale à partir d'une «*partition*» (partition incomplète comprenant des indications d'orchestration). Comme l'a parfaitement résumé Jacques Bonnaure: «*L'idée, empruntée aussi bien à la kabbale qu'à la tradition illuministe de Swedenborg ou même à Séraphita de Balzac, est que chaque individu possède une part de la lumière divine et que l'humanité doit unir ses lumières en un feu universel.*» Est-ce pour rendre plus proche ce message? Toujours est-il que la direction de Nagano adoucit l'écriture de Schoenberg et son

expressionnisme. Par rapport à la version Gielen (Haenssler), il en résulte un Schoenberg très partiel, presque aimable (alors que l'écriture, mystérieuse et escarpée, est tout sauf cela), original en tout cas. On signalera que ce CD est disponible sous forme SACD hybride et que la version multicanal (pour les chanceux qui pourront en profiter) est d'une rare perfection. Enfin, ce CD contient également (lisible sur Mac et PC) le fac-similé de la partition. Un beau projet éditorial.

Christophe Huss

ERNST KRENEK

Ernst Krenek: Quatuors à cordes n° 1 et n° 7. Quatuor Petersen. Capriccio 67015 (distr. Fusion III)

Excellente nouvelle pour les discophiles, le label Capriccio est disponible depuis peu au Canada, par l'entremise du distributeur Fusion III. Capriccio est un éditeur allemand qui découvre entre autres le Concerto Köln et le Quatuor Petersen. Parmi les nouveautés enfin arrivées sur notre sol, on remarque tout particulièrement le premier enregistrement intégral de la musique de scène d'Athalie, œuvre mineure de Mendelssohn par Christoph Spering (Capriccio 67068), un disque consacré à Victor Ullmann (67017), sur lequel nous nous pencherons par ailleurs, et le dernier en date des enregistrements du Quatuor Petersen, consacré à Krenek.

Ernst Krenek (1900-1991), l'un de ces compositeurs qualifiés de «*dégénérés*» par le régime nazi,

s'inscrit musicalement dans la lignée des Zemlinsky et Schreker. Il a été notamment redécouvert à travers deux parutions Decca, consacrées à l'opéra tant haï des nazis, *Jonny spielt auf*, et à la remarquable *Symphonie n° 2*. Le présent disque est de la même trempe. Krenek écrit entre 1921 et 1980 huit quatuors brassant tous les types d'écriture (atonalité, dodécaphonisme, expressionnisme, néoclassicisme, jazz...). Ces œuvres ont été révélées en intégralité chez MDG par le Quatuor Sonare. Les Petersen, dans les 1^{er} et 7^{es} quatuors, plus subtils et frémissements que les Sonare, créent davantage de climats. On notera le caractère lapidaire de la fugue du 1^{er} quatuor, un chef-d'œuvre, d'émblée (en 1921), qui fait à mon sens partie des grandes pages pour quatuor du XX^e siècle), ou les doutes et la nostalgie qui s'insinuent dans la trame dodécaphonique du *Quatuor n° 7* de 1944, date à laquelle Krenek s'était réfugié en Amérique. Une musique poignante, un très grand disque.

C. H.

BLUES

MY SECRET LIFE

Eric Burdon
SPV Records (Fusion III)

C'est n'importe quoi, hélas. Un album de nouvelles chansons généralement pas très bonnes, enregistré à la sauvette sur un obscur label allemand de heavy métal entre deux tournées de clubs et quelques dizaines d'autres versions de *House Of The Rising Sun*. Enregistré avec son band de

scène, c'est au moins la preuve qu'Eric Burdon est vivant, fût-ce dans le nulle part de son exil volontaire de vieux rock'n'blues-man bourru. Ce qui est une sorte de bonne nouvelle. S'il passait par Montréal, on irait le voir en sachant qu'on serait un peu déçu, mais on irait quand même: le p'tit bum de Newcastle a trop compté dans nos vies de fans du rock'n'blues britannique des années 60. C'était le meilleur d'entre tous, Burdon. Le plus noir des p'tits blancs-becs d'angliches qui se préniaient pour Muddy Waters. Meilleur *blues-shouter* que Van Morrison et Steve Winwood, meilleur même que Jagger. D'où indulgence. Même un album à rabais comme celui-là vaut mieux que pas d'album du tout: Burdon est encore un formidable interprète. S'il s'égosille à tort et à travers, donnant tête baissée dans tous les styles, se prêtant sans la moindre direction artistique à la salsa, puis au blues, au rock générique, au jazz lounge, au reggae, au ska et ainsi de suite, on concédait ceci: à 62 ans, le gaillard ne sait toujours pas s'économiser, et c'est de tout cœur qu'il erre. Et c'est presque malgré lui qu'il sauve de la ruine cet album, insufflant ce qu'il faut d'âme et de hargne aux morceaux à saveur blues que sont *Factory Girl*, *Heaven*, *Devil Slide*, *Can't Kill The Boogiemani* et la chanson-titre. Personne ne chante le blues comme Eric Burdon: c'était vrai en 1964, ce l'est encore. Et c'est bien pourquoi il faut acheter ce disque: l'animal en a d'autres dans le ventre.

Sylvain Cormier

Dominique Nantel

Chronique familiale loufoque, résolument actuelle, *De l'autre côté du nombril* est une fourmillante réflexion sur la maternité, sur l'événement solennel que constitue la perspective de projeter un enfant dans le monde extérieur lorsqu'on apprend que l'on donnera bientôt la vie et nécessairement un jour aussi la mort à un être fragile, en gestation.

De l'autre côté du NOMBRI

DOMINIQUE NANTEL roman

LANCÔT ÉDITEUR

ACHETER UN LIVRE DE LANCÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE

Isabelle

FOREST

Isabelle Forest

LA CREVASSE

LANCÔT ÉDITEUR

LA crevasse est à la fois un lieu de division et de réunion, une frontière entre le passé et le présent, où se télescopent souvenirs d'enfance et images d'un présent fait de chimères et d'amours incertains, souvent cruels.

ACHETER UN LIVRE DE LANCÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE